

Robert PINGET

Nuit

AL
BEN

A, B

Voix de

puis de

*Cette pièce a été créée à la radio de Stuttgart en
1972, dans la traduction de Gerda Scheffel.*

Ton très proche des deux interlocuteurs.

AL. – Qu'est-ce que j'entends ?

BEN. – Qu'est-ce que tu entends ?

AL. – Ecoute. (*Crissement du grillon. Dix secondes. Il cesse aussitôt que parle l'un des deux interlocuteurs.*) C'est le grillon.

BEN. – En février ? Tu veux rire.

AL. – Je te dis que c'est un grillon. Ecoute. (*Crissement du grillon. Cinq secondes.*)

BEN. – Tu bats la campagne. Ou tu as de la cire ou je ne sais quoi sur le tympan.

AL. – Il se tait quand on parle. Chchcht, écoute. (*Crissement du grillon. Cinq secondes.*) Un grillon dans notre chambre ! Comme chez le boulanger. Ça porte bonheur.

BEN. – Je te dis que non, Al. Il n'y a pas plus de grillon que...

AL. – Il y a des gens qui ne l'entendent pas. Je me souviens, ma grand-mère...

BEN. – Laisse ta grand-mère en paix et dors. Je suis fatigué.

(*Crissement du grillon. Dix secondes.*)

AL. – Ben.

BEN. – Hein ?

AL. – Ce serait formidable de l'acheter cette maison.

BEN. – Où trouver le fric ? Il nous manque les trois quarts de la somme.

AL. – On ne peut pas marchander ? Ou alors payer par acomptes ? On y mettrait le temps, c'est tout.

BEN. – Elle veut un paiement comptant.

AL. – Cette vieille grippe-sou.

BEN. – Laisse la vieille tranquille et dors, je suis fatigué.

(Crissement du grillon. Cinq secondes.)

AL. – Tu es toujours fatigué. Je n'ai pas sommeil.

BEN. – Alors compte tes grillons.

AL. – Je crois qu'il n'y en a qu'un. Chcht...
(Crissement du grillon. Cinq secondes.) Oui, un seul.

BEN. – Eh bien imagine plein de grillons dans un pré et compte-les.

AL. – Ils ne se rassemblent jamais. C'est un insecte solitaire. Pas comme les sauterelles. Tu te rappelles les sauterelles à Fantoine ?

BEN. – C'était des criquets.

AL. – Ils ne font pas le même bruit que les grillons. Plus sec. Je suis sûr que le pré de la vieille est plein de criquets en été. Dans la luzerne et l'espargnette. Oh, Ben, ce serait formidable. On pourrait emprunter ?

BEN. – A qui ? Les copains sont tous fauchés.

AL. – Il y a des banques qui prêtent, des établissements pour ça.

BEN. – Il faut du crédit, un salaire fixe, des garanties. Nous n'avons rien.

AL. – Je pourrais travailler dans un bureau ?

BEN. – Je te vois dans un bureau ! Tu ne tiendrais pas trois jours.

AL. – Qu'en sais-tu ?

BEN. – Ce que j'en sais ? Tu ne peux pas rester une heure sans griffonner quelque chose. Tu ne peux faire que du dessin, et encore pas n'importe lequel, ton dessin à toi, tes machins.

AL. – C'est mal ?

BEN. – C'est très bien. Maintenant laisse-moi dormir. *(Crissement du grillon. Dix secondes.)*

AL. – Ben.

BEN. – Hein ?

AL. – J'en ai un peu marre d'ici. Tu ne crois pas qu'on devrait changer ? La campagne ce serait une autre vie. Tu n'en as pas marre de cette chambre et de cette cour et de cette concierge qui gueule tout le temps ?

BEN. – Plus que marre.

AL. – Tu devrais écrire des romans policiers. Ça se vendrait comme des petits pains.

BEN. – J'ai essayé. Je ne suis pas doué. Il n'y a que le genre dialogue qui me convienne. Sans les petites commandes de la radio il y a longtemps que je serais sur la paille.

AL. – Alors... un roman d'amour ? Un truc sentimental...

BEN. — Le sentiment, pour ce que ça m'a réussi...

AL. — Tu ne m'aimes plus?

BEN. — Si, Al, mais ce n'est pas...

AL. — Ce n'est pas quoi ? Excitant ?

BEN. — Si tu veux. Mais je ne me plains pas. C'est la vie.

AL. — C'est la vie. (*Crissement du grillon. Dix secondes.*) Ben.

BEN. — Hein ?

AL. — Je ne suis pas très bien.

BEN. — Qu'est-ce que tu as ?

AL. — Un peu mal ici.

BEN. — Où ?

AL. — Ici.

BEN. — C'est l'estomac ?

AL. — Non, plus haut.

BEN. — Qu'est-ce que tu ressens ?

AL. — Je ne sais pas. Comme une crispation.

BEN. — Tu veux un calmant ?

AL. — Tu en as ?

BEN. — Une aspirine.

AL. — Je ne sais pas. Ça va passer.

(*Crissement du grillon. Dix secondes.*)

BEN. — Ça va mieux ?

AL. — Oui. Je pense à cette maison.

BEN. — Eh bien penses-y et tâche de dormir.

AL. — Ça m'excite plutôt. Tu te souviens combien il y a de fenêtres ? Deux en bas sur la grande façade, plus la porte vitrée et deux en haut. Et sur l'autre, deux ou trois ? Il y a cette petite

lucarne, je ne me souviens pas de sa forme. Pourquoi la vieille ne vend-elle pas en viager ? Ce serait la meilleure solution, tu ne crois pas ?

BEN. — Mmm.

AL. — Tu dors ?

BEN. — Mmm.

AL. — Ce serait une belle économie. Combien peut-elle demander par mois ? Ça ne dépense rien à cet âge. (*Crissement du grillon auquel s'ajoute un faible battement sourd et régulier, celui du cœur. Dix secondes.*)

AL. — Salle de séjour en bas avec une grande cheminée et des fauteuils de cuir et des peaux de mouton. Et un bar plein de bouteilles et un tourne-disque et une télé dissimulée dans une vieille armoire. Rien que du vieux qu'on irait marchander chez des brocanteurs comme quand nous avions meublé la villa de cette millionnaire comment s'appelait-elle, c'était dans la Loire ou l'Indre-et-Loire ou le Loir-et-Cher...

(*Seul, le faible battement sourd et régulier. Dix secondes.*)

(*Al baisse le ton légèrement.*)

Et la cuisine avec des trucs modernes, évier aluminium et plaques chauffantes et frigo ou plutôt faire la cuisine dans la grande cheminée, rien que des ustensiles démodés, des poêles, des bouilloires, des marmites, des grils, des broches, et dans la petite pièce des waters, ou plutôt en haut de l'escalier avec salle de bains toute moderne en faïence jaune et bleue oui avec des... des...

(*Battement un peu plus fort. Dix secondes.*) Ben.
(Un temps.) Ben. (Battement un peu plus fort. Cinq secondes.)

(Le ton baisse encore.)

En bas la salle de séjour avec une grande cheminée et des fauteuils de cuir et des peaux de mouton la cuisine dans la cheminée des grils des bouilloires des grils des bassines des bouilloires pourquoi ne vend-elle pas en viager quelle économie vous n'en avez plus pour longtemps ce sera tant par mois demandez à mon ami il a le sens des affaires ce n'est pas n'importe qui...

(*Battement un peu plus fort. Cinq secondes.*) Ben. (*Un temps.*) Ben !

BEN (se réveille en sursaut). — Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ?

AL. — Je ne suis pas bien. Donne-moi cette aspirine.

(*Bruit d'interrupteur, puis de tiroir ouvert, de menus froissements, et d'eau remplissant un verre.*)

BEN. — Tiens. Soulève-toi.

AL. — Merci. Mets l'oreiller plus haut.
(Un temps.) Tu veux laisser allumé un moment ?

BEN. — Oui. Je n'ai plus sommeil.

AL. — Tu ne sais pas ce que je voudrais ? BEN. — Quoi ?

AL. — Que tu me lises quelques pages de don Quichotte.

BEN. — Monsieur fait l'enfant gâté ? Si tu

veux. (*Un temps.*) (*Bruit de pages tournées.*) Que veux-tu que je te lise ?

AL. — La fin.

BEN. — (Il lit *.) « Comme les choses humaines ne sont point éternelles, qu'elles vont toujours en déclinant de leur origine à leur fin dernière, spécialement les vies des hommes, et comme don Quichotte n'avait reçu du ciel aucun privilège pour arrêter le cours de la sienne, sa fin et son trépas arrivèrent quand il y pensait le moins. Soit par la mélancolie que lui causait le sentiment de sa défaite, soit par la disposition du ciel qui en ordonnait ainsi, il fut pris d'une fièvre obstinée, qui le retint au lit six jours entiers, pendant lesquels il fut visité mainte et mainte fois par le curé, le bachelier, le barbier, ses amis, ayant toujours à son chevet Sancho Pança, son fidèle écuyer. Ceux-ci, croyant que le regret d'avoir été vaincu et le chagrin de ne pas voir accomplir ses souhaits pour la délivrance et le désenchantement de Dulcinée le tenaient en cet état, essayèrent de l'égayer par tous les moyens possibles. « Allons, lui disait le bachelier, prenez courage, et levez-vous pour commencer la profession pastoralement, j'ai déjà composé une églogue qui fera pâlir toutes celles de Sannazar ; et j'ai acheté de mon propre argent, près d'un berger de Quitanar, deux fameux dogues pour garder le troupeau, l'un appelé Barcino, l'autre Butron. » Avec

* Il s'agit de la traduction de Viardot.

tout cela, don Quichotte n'en restait pas moins plongé dans la tristesse. Ses amis appelèrent le médecin, qui lui tâta le pouls, n'en fut pas fort satisfait, et dit : « De toute façon, il faut penser au salut de l'âme, car celui du corps est en danger. » Don Quichotte entendit cet arrêt d'un esprit calme et résigné. Mais il n'en fut pas de même de sa gouvernante, de sa nièce et de son écuyer, lesquels se prirent à pleurer amèrement, comme s'ils eussent déjà son cadavre devant les yeux. L'avis du médecin fut que des sujets de tristesse et d'affliction cachés le conduisaient au trépas. Don Quichotte demanda qu'on le laissât seul, voulant dormir un peu. Tout le monde s'éloigna, et il dormit, comme on dit, tout d'une haleine, plus de six heures durant, tellement que la nièce et la gouvernante crurent qu'il passerait dans ce sommeil. Il s'éveilla au bout de ce temps, et, poussant un grand cri, il s'écria : « Béni soit Dieu tout-puissant, à qui je dois un si grand bienfait ! Enfin, sa miséricorde est infinie, et les péchés des hommes ne l'éloignent ni ne la diminuent. »

AL. — C'est maintenant qu'il fait son testament à Sancho ?

BEN. — Deux pages plus loin.
(Bruit de page tournée.)

« Le notaire entra avec les autres, et fit l'intitulé du testament. Puis, lorsque don Quichotte eut réglé les affaires de son âme, avec toutes les circonstances chrétiennes requises en pareil état,

arrivant aux legs, il dicta ce qui suit : « Item, ma volonté est qu'ayant eu avec Sancho Pança, qu'en ma folie je fis mon écuyer, certains comptes et certain débat d'entrée et de sortie, on ne lui réclame rien de certaine somme d'argent qu'il a gardée, et qu'on ne lui en demande aucun compte. S'il reste quelque chose, quand il sera payé de ce que je lui dois, que le restant, qui ne peut être bien considérable, lui appartienne, et grand bien lui fasse. »

Si, de même qu'étant fou j'obtins pour lui le gouvernement de l'île, je pouvais, maintenant que je suis sensé, lui donner celui d'un royaume, je le lui donnerais, parce que la naïveté de son caractère et la fidélité de sa conduite méritent cette récompense. » Se tournant alors vers Sancho, il ajouta : « Pardonne-moi, ami, l'occasion que je t'ai donnée de paraître aussi fou que moi, en te faisant tomber dans l'erreur où j'étais moi-même, à savoir qu'il y eut et qu'il y a des chevaliers errants en ce monde. — Hélas ! Hélas ! répondit Sancho en sanglotant, ne mourez pas, mon bon seigneur, mais suivez mon conseil et vivez encore bien des années ; car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse. Allons, ne faites point le paresseux, levez-vous de ce lit, et gagnons les champs, vêtus en bergers, comme nous en

sommes convenus ; peut-être derrière quelque buisson trouverons-nous Madame Dulcinée désenchantée à nous ravir de joie. Si, par hasard, Votre Grâce se meurt du chagrin d'avoir été vaincue, jetez-en la faute sur moi et dites que c'est parce que j'avais mal sanglé Rossinante qu'on vous a culbuté.

D'ailleurs Votre Grâce aura vu dans ses livres de chevalerie que c'est une chose ordinaire aux chevaliers de se culbuter les uns les autres, et que celui qui est vaincu aujourd'hui sera vainqueur demain... »

Enfin la dernière heure de don Quichotte arriva, après qu'il eut reçu tous les sacrements et maintes fois exécré, par d'énergiques propos, les livres de chevalerie. Le notaire se trouva présent, et affirma qu'il n'avait jamais lu dans aucun livre de chevalerie qu'aucun chevalier errant fût mort dans son lit avec autant de calme et aussi chrétientement que don Quichotte. »

(*Un temps. Puis reprend le battement sourd. Cinq secondes.*)

AL. — Pourquoi cette histoire est-elle aussi belle, où, quand et comment qu'on la lise ?

BEN. — Beaucoup d'art dit-on dans l'écriture, beaucoup de science.

AL. — On ne peut pas dire beaucoup de poésie et tout l'amour du monde ?

BEN. — On peut le dire, oui. (*Un temps.*) Tu

ne veux pas que je termine ? Il reste la dernière page.

AL. — (*Le ton baisse encore.*) Je crois que je vais dormir.

Un temps. Déclic du commutateur. — Puis reprend le battement sourd qui décroît. — Quinze secondes. Il stoppe. Un temps.

BEN. — (*A mi-voix.*) Tu dors ? (*Un temps.*) Tu dors ? (*Un temps.*) Al, tu dors ? (*Un temps.*) Il crie soudain : Al ! Tu dors ? Al ! Al ! Al !... (*Bruit de poste de radio que l'on referme.*)

(*A et B, deux autres voix. Ton d'une conversation ordinaire.*)

A. — Alors c'est ça la fameuse comande ?

B. — Qu'est-ce que tu en penses ? (*Un temps.*) Il me fallait faire mourir Al. Est-ce que c'est loupé ?

A. — Loupé, je ne dirais pas loupé... Disons pompier. Et juste après la mort de don Quichotte, vraiment...

B. — Il me fallait citer ce texte que tout le monde a oublié.

A. — Ce devrait être l'un ou l'autre. Ou don Quichotte ou Al qui y reste. Mais pas les deux.

B. — Il me fallait aussi ce parallèle entre deux amitiés, entre deux ententes. Ça te dérange ?

A. — Il me fallait, il me fallait... Je ne dis

pas que ça me dérange mais si tu veux mon avis...

B. - Donne-le moi.

A. - Je te répète que point trop n'en faut.
B. - Il s'agit de théâtre.

A. - De théâtre ou de radio ?

B. - Quelle différence ?

A. - Monsieur veut de la théorie ? Radio plus proche, transposition moins apparente.

B. - Naturalisme ?

A. - Rien à voir. Mais des nuances, des nuances... Dans le fond tu n'y tiens pas, à mon avis.

B. - Je l'aurais voulu plus nuancé, justement.

A. - Par exemple.

B. - Par exemple, tu m'aurais dit la citation est trop longue ou le cri de Ben trop fort, ou le crissement du grillon inexplicable...

A. - Au fait, oui, comment le justifier le grillon ?

B. - Il introduit d'emblée l'auditeur dans la fièvre d'Al. Le crissement est celui qu'entend le malade. De même que le battement de cœur est le sien. Micro subjectif.

A. - On ne comprend pas forcément.

B. - On doit comprendre. Question de réalisation.

A. - N'empêche que le plus beau de ton histoire c'est la phrase de don Quichotte à Sancho. « Si je pouvais maintenant que je suis

sensé lui donner un royaume je le lui donnerais...

B. - Et celle de Sancho à don Quichotte : « Ne mourez pas, mais suivez mon conseil car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement... » (*Un temps.*)

A. - Alors ?

B. - Alors rien. Tout était dit bien avant nous.

A. - Ce serait une raison pour ne plus rien dire ?

B. - Ma foi...